# Lieux du corps



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE NUMÉRO 3 PRINTEMPS 1971

Gallimard

# NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne.

DIRECTION

J.-B. Pontalis

RÉDACTION

François Gantheret, Michel Gribinski, Laurence Kahn

# COMITÉ

Didier Anzieu, André Green, Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnoff, Jean Starobinski

#### Rédaction :

Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris. Tél. : 49-54-42-00. La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés. La rédaction reçoit sur rendez-vous.

### Abonnements:

Nouvelle Revue de Psychanalyse. Service Abonnements 49, rue de la Vanne, 92120 Montrouge. Tél.: 41-17-13-00

# Abonnements pour deux ans (4 numéros) :

France et pays de la Communauté	390 F
Étranger	420 F

Pour tout changement d'adresse, prière de nous adresser la dernière bande d'abonnement.

# Lieux du corps

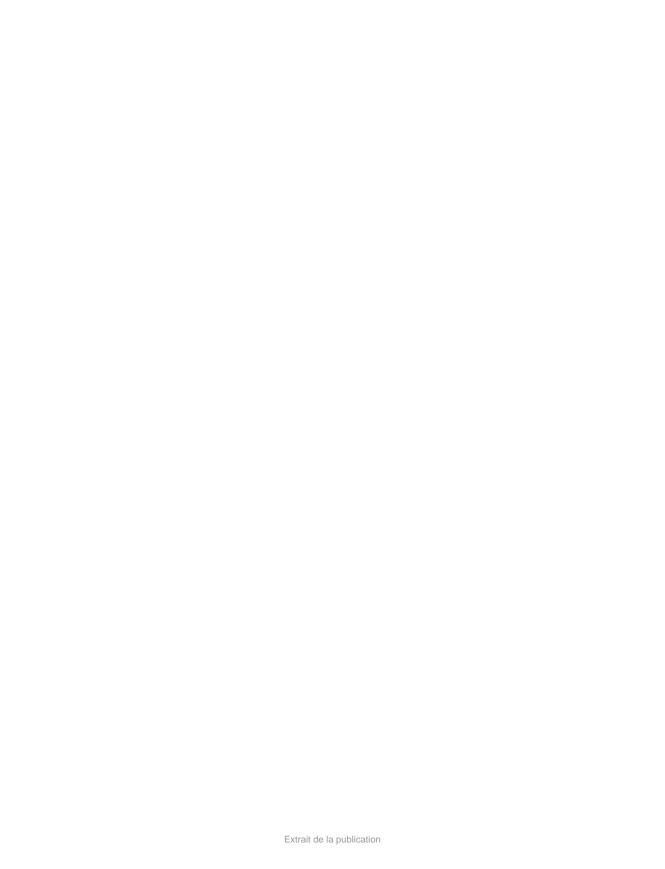


NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE Numéro 3, printemps 1971.

© Éditions Gallimard, 1971.

# **SOMMAIRE**

Guy Rosolato	Recension du corps.			
J. C. Lavie	Notre corps ou le présent d'une illusion.	29		
D. W. Winnicott	Le corps et le self.	37		
M. Masud R. Khan	L'œil entend.	53		
Jean-Pierre Peter	Le corps du délit.	71		
Pierre Fédida	anatomie dans la psychanalyse.			
Pierre Bruno	Sur la formation des concepts freudiens de psychique/physio-			
	logique.	127		
François Gantheret	Remarques sur la place et le statut du corps en psychana-			
	lyse.	137		
René Zazzo	Du corps à l'âme.	147		
Daniel Widlöcher	L'économie du plaisir.	161		
Didier Anzieu	Le corps et le code dans les contes de Borges.	177		
Georg Groddeck	Du ventre humain et de son âme.	211		
	Texte présenté par Roger Lewinter.			



# RECENSION DU CORPS

L'usage a pu prévaloir de considérer les différentes perspectives sur le corps dans les limites de disciplines au champ restreint, sans accord ni relations. On adopte ainsi, pour des raisons qui existent bien, encore qu'elles restent souvent obscures pour beaucoup, une présentation du corps en mosaique. Il en résulte, en effet, pareillement, que les tesselles qui composent celle-ci, tout en conservant leur réalité distincte, suivant les points d'observation, donnent à l'ensemble perçu, dans son chatoiement, l'impression, plutôt que l'illusion, d'être plus que la réunion de ses parties. Tel pourrait apparaître le corps. Entendons aussi, dans cette démarche, théorique, le souci, possible, parallèle, fantasmatique, d'avoir à assurer la restauration d'un corps.

### I. IMAGES DU CORPS

Images anatomiques.

La connaissance anatomique, prolongée par les investigations histologiques, ne procède que par incisions, ablations, microtomie, pour n'atteindre au terme d'une dissection que la fragmentation, l'évidement, du corps; à ce reste, à ce cadavre, manque ce pour quoi la psychanalyse trouve sa spécificité: la propriété qu'a le corps d'éprouver le plaisir, la douleur, dans un déploiement libidinal qui comporte un jeu complexe non seulement de conflits pulsionnels, de moyens sur lesquels s'appuie le désir, mais aussi d'irréductible détermination de langage. A ce titre, la physiologie, malgré les progrès de la biochimie, les investigations « indiscrètes » les plus récentes, échoue dans la compréhension de la dynamique libidinale, qu'il s'agisse de l'orgasme, de ses ratés ou des inversions qui le conditionnent.

La demande pour le corps.

Cependant, partant de ces constatations, on aurait trop vite fait de récuser l'expérience — en tant que repère du médecin : à lui s'adresse pourtant, surtout de nos jours, une demande illimitée, qui se révèle facilement inassouvissable, de vie et d'abolition de la mort; à quoi peut s'ajouter une exigence presque aussi impérative de jouissance sans bornes, qui ne procéderait que d'une parfaite santé physique. Cette demande situe le médecin au plus près de la limite de son savoir. Il peut compenser cet état de choses par la méconnaissance, le déni scientifique par un plus-de-savoir, ou, plus souvent, par un confortable scepticisme reposant sur des connaissances « pratiques » qui ont fait leurs preuves pour lui. Mais la permanence de la demande le met, dans tous les cas, en position de témoin, par rapport à quoi s'ordonnent le symptôme (hystérique, par exemple) et toute relation de souffrance. Une telle interrogation reste posée, dans et par le médecin, même à son insu.

Images du corps libidinales. La psychanalyse a montré combien les *images du corps*, actives dans une fantasmatique, recomposent les réalités de l'anatomo-physiologie, ou font fi d'elles.

Encore y aurait-il lieu de déceler parmi la variété de ces images, qui peuvent être inconscientes, les règles auxquelles elles obéissent. Ainsi la découverte par Freud des étapes de l'évolution libidinale chez l'enfant a mis en évidence à la fois l'importance des zones orificielles du corps, leur prévalence successive au cours du développement génétique, et leur fonction érogène, sexuelle, s'étayant sur des besoins d'ordre vital. Or, ces images sous-tendent toutes les activités mentales ou physiques, et progressent avec l'âge : la portée et les applications du désir, le projet corporel, jusque dans ses postures ou sa symptomatologie, se trouvent marqués par elles. Leur grande diversité a été explorée : corps de l'oralité, avec ses thèmes de destruction, de morcellement, d'absorption, d'incorporation, d'introjection et de projection, images archaïques décrites par M. Klein; corps de l'analité et de l'échange; corps de la période phallique dominée par la castration; et parallèlement, problématique de l'identification corporelle à chacun des deux parents, et au phallus, selon l'organisation

œdipienne. On sait la distribution de ces images selon telle ou telle névrose, l'hystérique, l'obsessionnelle, ou selon l'objet fétiche.

Le corps fantasmatique.

Il faut aussi distinguer ce que l'on pourrait appeler le corps fantasmatique; ici les images, tout en appartenant aux schémas précédents, se situent sur un plan médical patent (anatomique ou pathologique) pour en donner une représentation trompeuse : ainsi, la grande crise d'hystérie évoque en même temps une manifestation coïtale bisexuelle (Freud, 1908, Fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité) et une atteinte nerveuse, une crise d'épilepsie. L'anatomie imaginaire se particularise, surtout avec l'hypocondrie psychotique, par la mise en relief d'une vie d'organes internes qui passe pour silencieuse, en donnant à leur invisibilité une charge libidinale. Si les sciences médicales et leurs explorations instrumentales ignorent l'importance, l'activité permanente, de ces images du corps, elles restent, en tant que savoir visé, une référence majeure pour le malade même qui s'appuie sur une méconnaissance postulée afin d'y affermir la sienne; lorsqu'il est question de souffrance, de quelque nature qu'elle soit, l'image du corps malade entraîne celle de la relation au médecin; on peut voir alors que supprimer fantasmatiquement celui-ci équivaut à vaincre celle-là.

Gnosies corporelles.

Mais l'image du corps peut être centrée suivant différentes perspectives, et plutôt que sur les investissements libidinaux, sur les gnosies corporelles. C'est là évoquer une question difficile et parfois confuse. A partir d'une symptomatologie neurologique précise (asomatognosies, autotopoagnosies, désorientation spatiale, membre fantôme), jusque dans la localisation des lésions (pariétales principalement) on a été amené à s'intéresser au sentiment de la présence du corps : pour reconnaître, avec les données des sensibilités proprioceptive, intéroceptive, kinesthésique, labyrinthique, un fond cénesthésique pour lequel on parlera, selon les auteurs, de schéma corporel, de schéma postural, d'image spatiale, ou d'image corporelle. Ce qui est ainsi appréhendé concerne d'abord la présence du corps éprouvée, et pour laquelle non seulement comptent les afférences cénesthésiques, mais également les

afférences extéroceptives, ainsi que toutes les expériences passées et leur souvenir acquis au long du développement psychomoteur; ce « schéma corporel » vaut non seulement comme une vérification statique mais soutient tout projet dynamique; de plus, cette image corporelle possède une fonction de représentation, souvent latente, et dont on peut mettre en évidence les perturbations à l'occasion d'une lésion neurologique.

Un obstacle qu'il ne faut pas se dissimuler est celui des rapports entre ce schéma corporel et l'image du corps dans la perspective libidinale dont nous parlions tout à l'heure. Sur le papier il serait facile d'imaginer une « synthèse », que l'on nuancerait en la qualifiant de « dialectique » : reste que c'est là postuler une relation dont on devine pourtant l'importance devant une symptomatologie comme la dépersonnalisation ou devant les troubles d'une schizophrénie avancée.

Un poste de synthèse?

Une deuxième difficulté doit nous arrêter : elle reflète le problème précédent au niveau des instances psychiques qui seraient susceptibles d'accomplir cette synthèse. Selon la deuxième topique freudienne, le Moi est en rapports constants avec la réalité extérieure, autrui, et le corps; il a pour fonction de contrôler les exigences du Ça dans les limites qu'impose la réalité; dès l'Esquisse, lui est reconnue la fonction d'inhibition, de réserve, et de liaison d'une énergie qui sans cela se serait librement écoulée. Pour certains auteurs, cette instance du Moi ne suffit pas à rendre compte de la conscience de soi, postulée comme constante, unifiante, synthétisante, impliquant l'unité de la personnalité. Il semblait donc qu'il fallût désigner un poste, distinct du Moi freudien, à savoir, le Soi (Self). S'il est difficilement contestable que cette unité se fonde sur une double permanence, celle de la réalité extérieure, de sa place remplie par les mêmes objets, et celle d'un stock d'informations qui constitue notre mémoire, le Moi peut sans réelle contradiction supporter sa fonction de contrôle et de réserve et en même temps son objectivation (à quoi correspond la place grammaticale, « réfléchie », du Moi par rapport au Je). Il n'y aurait pas lieu cependant de donner au Je (au sujet), à la place du Moi, cette faculté unifiante : toute la subtilité

de la vie psychique mise en évidence par la psychanalyse se trouverait aplatie; le fantasme d'unité fusionnelle corrélatif de la position narcissique dominerait la théorie au point, paradoxalement, de rendre inabordable l'analyse de cette structure. Sans s'arrêter à l'argument du flux et des transformations qui rongent toute permanence, il importe de constater la fragilité de cette unité quand on tient compte, non seulement, bien sûr, de l'inconscient, jamais aboli, mais aussi de l'échappée constante du contrôle d'un cogito, d'une conscience de soi et du corps qui se révèle surtout dans son manque pathologique, ainsi que du jeu nécessaire, imposé par les lois du langage, du renvoi, des correspondances entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation, permettant en définitive de parler d'une irréductible division du sujet lui-même. Cela ne veut pas dire que l'on doive tenir l'unité pour nulle et non avenue : elle ne doit pas non plus faire oublier qu'elle est une pièce fantasmatique du narcissisme; il y aurait lieu de voir plus exactement en elle l'enjeu de ce que les anglo-saxons appellent la « désillusion » (et qu'un concept comme le Self tendrait à obturer). Cette division du sujet, si elle est prise en considération, entraîne une approche plus déliée, mais aussi plus complexe des différentes articulations de la position narcissique, comme, d'autre part, du sens d'une scission psychotique du Moi. Le sujet ne saurait être tenu comme un centre monadique, mais comme la poursuite d'une alternance de marque et d'effacement, de retrait et d'imposition, dans son intrication et sa soumission à la succession des signifiants qui entretiennent son battement. Ce n'est sans doute pas un hasard si Freud concentre toute la dynamique libidinale sur un Moi ponctuel lorsqu'il présente justement le narcissisme (Pour introduire le narcissisme).

On voit donc que deux conceptions opposées se dessinent: ou bien la théorie d'un Soi unificateur dont est exclue toute scission tenue pour pathologique (scission du Moi par exemple), dans une alternative de présence ou d'absence de la folie, — théorie qui a l'inconvénient de soutenir une méconnaissance qui rejoint celle de la psychose elle-même; ou bien une perspective qui reconnaît une problématique de la folie pour quiconque, dans ses symptômes ou ses sublimations, avec une

constante part d'ombre, de l'inconscient avant tout, laissant supposer une non moins constante partition au niveau des instances, scission du Moi normale, division du sujet lui-même—, avec la conséquence d'une insécurité, d'un souci, qui seraient d'ordre, aussi bien, névrotique.

Le corps et la composante narcissique de l'identification.

Nous ne nous sommes pas écartés du corps, quoi qu'il y paraisse. Ces questions soulevées nous ramènent sûrement au narcissisme. Faut-il rappeler que les premières lignes de Pour introduire le narcissisme en donnent une définition en fonction du corps : « comportement par lequel un individu traite son propre corps de façon semblable à celle dont on traite d'ordinaire le corps d'un objet sexuel ». C'est dire que la composante 1 narcissique de l'identification nous renseigne sur la constitution de la « conscience du corps » et de la « conscience de soi », sur l'organisation mentale du corps, et plus exactement, sur les voies suivies pour acquérir sa mise en place symbolique. On peut tenir cette identification narcissique comme un temps majeur de l'évolution de l'enfant : mieux, elle offre une structure qui reste un point de référence essentiel pour s'orienter parmi les processus et les configurations psychopathologiques.

Il faudrait s'attacher à voir en détail dans cette composante narcissique, spéculaire, bien mise en évidence aujourd'hui (depuis la description du « stade du miroir » de Lacan), les particularités de l'intégration du corps qui ne peut s'accomplir que par cette issue identificatoire. Un certain nombre d'arguments doivent permettre de préciser ce processus, et son importance :

Capture visuelle.

1. On sait que la capture visuelle par la forme corporelle d'autrui détermine l'identification narcissique, l'organisation de la connaissance du corps propre <sup>2</sup>. Ce privilège massif de

1. Composante : ce terme laisse entendre que nous adoptons une conception unitaire de l'identification, formée à divers degrés d'éléments constants.

<sup>2.</sup> Freud l'expose très clairement dans son chapitre « Mémoire et jugement » de l'Esquisse : « Supposons que l'objet livré par la perception soit identique au sujet : son semblable [Nebenmensch]. L'intérêt théorique s'explique alors aussi par le fait qu'un tel objet constitue simultanément le premier objet de satisfaction et le premier objet hostile et aussi la seule puissance secou-

la vue s'explique par un certain nombre de nécessités. C'est d'abord ce que Freud, déjà dans l'Esquisse 1, appelle l'impuissance originelle de l'être humain — sa prématuration : la vue donne à l'enfant sa plus grande portée de contrôle quant à l'objet qui assume la satisfaction de ses besoins, c'est-à-dire, la mère. Elle a surtout la propriété de permettre l'anticipation : celle du retour des gestes, d'un corps, qui viendront calmer la faim et la soif, anticipation d'une présence bénéfique, et celle d'un éloignement, d'une disparition, anticipation rendue au plus loin d'une absence.

Dans cet aller-retour à quoi est suspendu l'enfant, la vue est certainement, d'entre les autres sens, le principal moyen de détection. Sans doute l'ouïe a-t-elle un champ qui peut franchir l'opacité des obstacles; mais ses perceptions sont à la fois plus ténues (la mère peut partir sans bruit) et nécessitent une interprétation (est-ce bien elle dans ces sons?). Ceci a son intérêt pour les hallucinations auditives, leur fréquence. La brève portée du tact ne permet qu'une exploration des obiets qui sont eux-mêmes déjà dans le champ de la vue, ou qui peuvent y être facilement ramenés : et, parmi eux, le corps propre, qui reste toujours accessible à l'exploration, donc, en quelque sorte, illusoirement, sans problème (ce qui expliquerait peut-être certains tabous du toucher). C'est la vue (avec l'ouïe) qui permet le rassemblement des mouvements propres du sujet (mouvements de la main cités par Freud, cf. n. 2, p. 10). On peut dire aussi que cette anticipation visuelle donne le sens, également spatial, des mouvements de l'objet, dans l'ordre d'un projet qui intéresse la satisfaction.

rable. C'est pour cette raison que l'homme apprend à connaître à partir de son semblable humain. Les complexes perceptifs qui découlent de ce semblable deviendront en partie nouveaux et incomparables, ses traits par exemple dans le champ visuel; tandis que d'autres perceptions nouvelles, par exemple celles de ses mouvements de mains, coïncideront dans le sujet avec le souvenir de ses propres impressions visuelles du même ordre concernant son propre corps, impressions avec lesquelles les souvenirs de mouvements vécus par soi-même sont en association. D'autres perceptions encore de l'objet, par exemple quand il crie, éveilleront le souvenir de ses propres cris et par là celui de ses propres expériences de douleur. C'est ainsi que le complexe de l'homme semblable se divise en deux parties constituantes dont l'une impressionne par un assemblage constant et demeure cohérente en tant que chose tandis que l'autre, par le travail de la mémoire, peut être comprise, c'est-à-dire ramenée à une information sur son propre corps. »
1. S. Freud, La naissance de la psychanalyse, P.U.F., 1956, p. 336.

Ainsi l'espace visuel de l'enfant est centré, habité par le corps, chargé d'intérêt libidinal, de la mère. Que cet espace se « dépeuple » et les confins où il se perd deviennent fascinants avec leur insécurité, leur flou, leur manque de repères, leur ouverture sans limite pour la vue, par une sorte d'extrusion du regard. Que l'on songe à l'univers aussi estompé qu'élargi du myope. (Il est encore probable que l'écran du rêve puisse être ce vide aspirant.) Cet espace sans points d'orientation est donc en même temps le fond indifférencié sur quoi se greffe en opposition à la présence attendue, le suspens d'une absence.

Dans cette première appréhension on peut dire que l'alternance insatisfaction/satisfaction est liée à la présence et à l'absence d'une forme élective : or, comment expliquer que la perception de celle-ci ait pour conséquence d'amorcer l'organisation d'un système psychique qui se présentera comme lieu d'une permanence (du Moi)? Suffit-il de constater les effets sur l'animal de l'image de son semblable ou de sa propre image dans le miroir? Les nombreuses expérimentations, dont les conditions doivent être minutieusement mises au point<sup>1</sup>, faites sur divers animaux devant le miroir, ont montré l'affermissement du comportement, stimulant l'activité sociale, mais, aussi, les réactions agressives. Si Gallup résume ces constatations bien connues en disant que l'animal a un comportement dirigé vers les autres animaux, alors que l'homme s'oriente vers lui-même en reconnaissant sa propre image, il a pu observer chez le chimpanzé cette dernière relation : celui-ci utilise le miroir pour explorer les parties invisibles de son propre corps. A l'inverse, il faut noter chez l'enfant une assez grande variété de réactions au miroir, parfois induites par la répétition des expériences, le plus souvent manifestées par un intérêt grave et attentif plutôt que par une quelconque exaltation 2.

Nous devons donc explorer le mode d'action de formes privilégiées chez l'homme.

Formes privilégiées. 2. Or ces formes posent la question, nous sommes obligés de l'admettre, d'une innéité : que l'on songe au fonctionne-

pp. 51-67.

G. G. Gallup, « Mirror-image stimulation », Psychological Bulletin, 1968, 70, nº 6, pp. 782-793.
 G. Boulanger-Balleyguier, « Premières réactions devant le miroir », Enfance, 1964, 1,

ment immédiat, à la complexité des mécanismes de la succion, des réflexes mis en jeu dans la coordination stimulée des mouvements buccaux, de la déglutition, de la respiration, pour voir dans le sein ce premier objet virtuel inné. La précocité de la réaction au visage humain 1 qui provoque l'intérêt de l'enfant (au 2<sup>e</sup> mois) ou le sourire (au 3<sup>e</sup> mois) doit faire observer la nature de la réponse à ce que R. Spitz appelle un Gestalt signal 2, c'est-à-dire un visage quelconque de face et en mouvement. Cette réponse peut être considérée comme paradigmatique et structurale. En effet, elle permettrait de faire la part de l'innéité (par sa précocité, mais surtout par une forme privilégiée indépendante des traits de la mère) allant de pair avec les acquisitions (grâce à la perception répétée du visage maternel dans un contexte de gratification orale). Cette articulation constante entre des schémas innés et des acquisitions perceptuelles se retrouve tout au long des rapides progrès en paliers de l'enfant, et aussi bien sur le plan du langage, ainsi que l'observe un Chomsky.

Cette fascination par le visage amorce dans sa forme première et localisée le processus de l'identification qui accomplira, jusqu'à l'étape des dix-huit mois, et au-delà, le rassemblement corporel par le support d'une image où le semblable et l'autre se distingueront. La relation narcissique peut donc être considérée comme un moment, un pivot, pour les identifications, et comme une étape structurale, peut-être punctiforme et de référence, mais par rapport à laquelle s'organisent les développements ultérieurs, ou les fixations, d'ailleurs intenables, de la psychose.

Il faut donc mettre en évidence les traits et le sens de cette forme qui ne sera située qu'après coup, mais qui agira par sa marque inconsciente (comme par exemple, les « structures profondes » du langage, selon Chomsky). En résumé :

La symétrie.

<sup>—</sup> Il existe une symétrie patente dans le visage, tracée par les deux yeux, se détachant grâce à la bande frontale qui les surmonte; cette symétrie constitue un trait constant du vivant, du corps doué de la vue : elle se retrouve non seulement

R. L. Fantz, 1961, L'origine de la perception des formes, Sc. Amer., 204, 66, cité par
 R. L. Gregory, L'œil et le cerveau, Hachette, 1966.
 R. Spitz, La première année de la vie de l'enfant, 1954, P.U.F., 1963.

sur le plan morphologique et métamérique, mais aussi nettement dans l'organisation neurologique. Qu'il s'agisse des yeux met en cause à la fois les caractéristiques de la vision binoculaire (donc à double stimulation simultanée, dans un champ commun chez l'homme), et la réciprocité des regards. (C'est dans cette perspective que pourraient, peut-être, se comprendre l'illusion et la fascination exercées par les ocelles 1.)

- Cette symétrie est marquée par l'axe médian du nez qui souligne le plan sagittal par rapport auquel se constitue toute la symétrie corporelle. Cet axe, de plus, donne l'orientation posturale et suit la verticalité du corps (et partant du monde des objets).
- Le visage provoque une réponse à condition d'être en mouvement, selon une autre caractéristique de la vie corporelle.
- Enfin, notons qu'il fournit à l'enfant une image de ce qu'il ne peut justement pas voir de son propre corps.

Il semble donc que ces effets de symétrie et de réciprocité soient à la base de la dynamique de cette *imago* du corps vivant inscrite dans le fonctionnement neurologique de l'individu : son destin est d'être mise en relief, délivrée, par les perceptions de l'enfant, mais aussi d'être dépassée, avec l'étape narcissique, à partir des éléments spéculaires eux-mêmes qui incitent la relation à l'Autre; ils permettent de laisser apparaître, à l'intérieur des formes de similitude, un défaut d'identité, une asymétrie, à savoir :

L'asymétrie.

- I que l'image en miroir est toujours inversée par rapport au corps;
- 2 que la diversité constante et infinie des traits des visages ressort sur le fond imagoïque;
- 3 que le sexe ne répond pas toujours en miroir dans le semblable. Autrement dit, l'Autre dirige cette relation, se dégage de l'imago, pour que se constituent le Moi et le sujet.

On voit donc le rôle de la surface s'imposer dès qu'une distance permet de délimiter le Moi : elle découle tant de la perception en surface du semblable, qui ne se présente que par un plan à la fois, que de la surface du miroir qui ne saurait être contourné, et qui ne réfléchit que la face « voyante ».

1. Cf. R. Caillois, Méduse et C'e, Gallimard, 1960.

Cette surface mentale soutient la projection et ménage la distance quand celle-ci est menacée dans un affrontement narcissique. Le Moi reste tributaire de la surface optique dont il émane. Ainsi s'expliquerait la phrase de Freud dans Le Moi et le Ça (2º chapitre): « Le moi est avant tout un moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface, mais il est luimême la projection d'une surface » : à entendre également comme le résultat de cette projection, et la distance prise à l'égard d'une surface projetée.

Mais si le dégagement de la fascination narcissique s'appuie sur la perception de l'asymétrie, de la différence, qu'il s'agisse de la distinction des visages étrangers (angoisse du 8º mois), ou de la reconnaissance de sa propre image dans le miroir, il ne s'accomplit qu'à travers les acquisitions du langage.

Le langage.

3. Spitz voit dans l'opposition binaire originelle entre le déplaisir et la quiétude la matrice d'une logique du tiers exclu. Et ceci est bien dans la ligne indiquée par Freud dans son article sur la Négation (1925). Le langage est en marche depuis la naissance, soutenu par le cadre culturel des parents; ceci est une banalité. Il y a donc lieu de ne pas considérer isolément, et sur le seul plan imaginaire, l'identification, dont la composante narcissique, spéculaire, serait artificiellement séparée des expériences de langage. Si l'on n'attribue l'identification qu'à la potentialité visuelle, en miroir, imaginaire, de la forme corporelle, on risque de constater un miracle qui ne peut que provoquer l'émerveillement jubilatoire de l'observateur. La reconnaissance de la forme unifiée du corps propre, la constitution de l'image du corps suivent étroitement le développement du langage chez l'enfant : entre neuf et douze mois, l'imitation gestuelle a lieu en même temps que la possibilité de comprendre et de suivre des ordres symbolisés; le non sémantique est utilisé à partir de quinze mois; les premiers mots bien avant; donc dans la période même où se forme l'image du corps 1. Enfin, rappelons comment viennent converger les

<sup>1.</sup> Cette reconnaissance est progressive, tardivement acquise: pour G. Boulanger-Balleyguier, elle n'est atteinte que vers deux-trois ans, et en même temps que la possibilité par l'enfant de se nommer. Il voit pourtant son image dans le miroir dès le premier mois. Cf. loc. cit. et « Étapes de la reconnaissance de soi devant le miroir », Enfance, n° 1, 1967, pp. 91-116.

significations et le maniement du corps avec le système du langage dans l'exemple célèbre de Freud, le jeu de la bobine décrit au début d'Au-delà du principe du plaisir, chez un enfant de dix-huit mois 1.

Deux faits doivent être soulignés. Freud montre bien d'abord que le jeu entre la présence et l'absence s'établit par de successives substitutions, une combinatoire, entre le corps de la mère, la bobine, et l'opposition phonématique A/O. Mais ce n'est pas tout : dans une note, il indique que l'enfant est à même de faire subir à son propre corps une disparition mentale qui le met dans le circuit des substitutions, et répond, en miroir, cette fois-ci sur le plan symbolique, au sommet de la progression identificatoire, à la disparition de la mère par la sienne propre, conçue, assumée, symbolisée. L'expérience de Freud démontre le rôle du langage dans les identifications, de même que la puissance de substitution, et le sens de la mort, qui oppose l'homme à l'animal. L'écart, naissant de la composante narcissique, avec la perception de l'asymétrie formelle, est maintenu par l'Autre sur le plan du langage, la distance ou la coupure étant intériorisées dans le système du Moi (avec les idéaux dont parle Freud, rappelons-le, dans le troisième et dernier chapitre de Pour introduire le narcissisme, comme évolution, dégagement, et en même temps transposition de la position narcissique), avec la division du Sujet, soumis aux effets du langage, pouvant se dire, et s'effacer dans ce dire.

L'asymétrie formelle permet de sortir de la captation symétrique en miroir dans la mesure où elle atteint ce maximum d'asymétrie du langage (c'est-à-dire l'irréductibilité du signifiant) qui rend toute substitution possible.

(Faut-il regrouper les types d'asymétries pour leur trouver une secrète correspondance, dans une sorte de loi que Caillois envisageait naguère: la croissance sur la symétrie, l'expansion sur l'ordre? Elle apparaît dans l'organisation neurologique: à la symétrie des voies afférentes et efférentes répond l'asymétrie de l'action, — avec la latéralisation —, du langage, — avec son centre dans l'hémisphère gauche —, avec les gnosies corporelles, — et leurs centres pariétaux,

<sup>1.</sup> Cf. les commentaires précis d'A. Green, Répétition, différence, réplication, R.F.P., 1970, 3, pp. 461-502.

surtout droit —, bref selon l'asymétrie fonctionnelle des hémisphères : comme si la connaissance du corps et l'activité de langage se conjuguaient en elle pour assurer un décalage qui sort l'individu du jeu de miroir de l'instinct.

A l'intérieur du langage même, l'asymétrie pourrait être retrouvée dans la créativité d'une toujours différente prolifération de sens à partir d'éléments fixes, règles de grammaire, phonèmes en nombre donné, se répétant (symétriquement).

Le nombre d'or serait la représentation de cette asymétrie féconde

(par le nombre irrationnel inclus dans la symétrie).

En conclusion, la formation de l'image du corps ne peut être abordée sans tenir compte de l'interaction complexe des investissements libidinaux, de la capture imaginaire narcissique, et de la potentialité substitutive et symbolique du langage, qui orientent l'identification en général.

La composante narcissique a été mise ici en exergue pour deux raisons. La première, c'est qu'elle entre en jeu dans toutes les identifications, transposée au niveau des idéaux (Moi Idéal, Idéal du Moi, Surmoi, Idéal sexuel), dans les pressions refoulantes de ceux-ci, comme dans leurs rapports avec les sublimations.

Mais la deuxième raison tient à sa place centrale dans les régressions. Ainsi les psychoses paranoïaques se focalisent sur cet affrontement duel de la relation narcissique où l'agressivité naît de l'exigence impossible de se référer à l'Autre tout en abolissant sa concurrence insupportable. Dans cette conjoncture le corps est mis en relief selon des modalités imaginaires narcissiques, c'est-à-dire dans une tentative d'effacement de l'asymétrie, et dans une prévalence spatiale et visuelle.

## II. LES SIGNES DU CORPS

Le sens que peuvent prendre ces signes, leur possible «lecture », suivant différentes pentes, et surtout leur particulière « inscription » dans la chair, autorisent à distinguer :

Morphologie dynamique.

1. Ceux qui appartiennent à la morphologie, dans le geste, l'allure, et la posture, avec la place et la distance que prend le corps par rapport aux autres corps. Le modelage d'un style et d'une silhouette se fait au cours des ans, reflétant exacte-

ment les choix existentiels, l'éthique de l'individu. La lecture en est courante, réglant tous les échanges. Elle repère la veulerie, l'avachissement des défaites et des abandons, ou, à l'inverse, les fards, les lifts, les ceintures musculaires et morales, les rigueurs de vie et les diététiques qui refusent désespérément la vieillesse et la mort. Hors de toutes ces contingences, refusées ou corrigées, nous aurions à dire les signes de la beauté.

Maladie somatique.

2. Les symptômes de la maladie somatique sont tributaires de leur étiologie et leur déchiffrage dépend d'un savoir. Ils rejoignent l'opacité du corps et, par l'impuissance qu'ils rendent manifeste, lui donnent paradoxalement une extériorité d'objet. Seule la douleur garde son inéluctable présence, dans le repli narcissique qui détourne des objets.

Hystérie. Hypocondrie. Psychosomatique. 3. Mais, à partir de la conception que l'on peut avoir de la maladie, de son ignorance présumée différemment selon les constellations cliniques, s'organisent le refoulement du symptôme hystérique ou l'interrogation et le souci hypocondriaque : de nos jours s'observe surtout l'intrication de ces deux voies, aussi difficiles à « lire » l'une que l'autre sans le recours spécifique à la relation inconsciente entre l'élément refoulé et le retour du refoulé.

Quant aux aspects psychosomatiques de la maladie, qu'il faut bien évoquer brièvement, ils postulent l'interaction des trois ordres désignés: la résultante corporelle d'une orientation existentielle, la pression du refoulement, pour des motifs individuels ou plus souvent sociaux, refoulement « réussi » sans retour patent de type hystérique, et la couverture d'une affection somatique qui se trouve majorée par les deux premiers facteurs.

Rituel.

4. Seront aussi recensés les signes que porte le corps, cicatrices de traumatisme et de rupture par une action extérieure; ou signes véritablement <sup>1</sup> inscrits dans la surface charnelle comme marque symbolique d'un rituel (tatouages, incisions, excisions); ils peuvent alors avoir été réalisés à l'insu du sujet, pour être

<sup>1.</sup> A telle enseigne que bien des réflexions actuelles sur l' « inscription » tendent sourdement à rejoindre ce modèle.

# NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

1	Incidences de la psycha-	23	Dire
	nalyse	24	L'emprise
2	Objets du fétichisme	25	Le trouble de penser
3	Lieux du corps	26	L'archaïque
4	Effets et formes de l'illusion	27	Idéaux
5	L'espace du rêve	28	Liens
6	Destins du cannibalisme	29	La chose sexuelle
7	Bisexualité et différence des sexes	30	Le destin
0		31	Les actes
8	Pouvoirs	32	L'humeur et son chang
9	Le dehors et le dedans		ment
0	Aux limites de l'analysable	33	L'amour de la haine
1	Figures du vide	34	L'attente
2	La psyché	35	Le champ visuel
3	Narcisses	36	Être dans la solitude
4	Du secret	37	La lecture
5	Mémoires	38	Le mal
6	Écrire la psychanalyse	39	Excitations
7	L'idée de guérison	40	L'intime et l'étranger
8	La croyance	41	L'épreuve du temps
9	L'enfant	42	Histoires de cas
20	Regards sur la psychana-	43	L'excès
	lyse en France	44	Destins de l'image
21	La passion	45	Les Mères
22	Résurgences et dérivés de	46	La scène primitive

À paraître au printemps 1993

et quelques autres

47 La plainte



la mystique